Document généré le 25 avr. 2024 09:54

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le marin du terrain de base-ball

Nathalie Parent

Numéro 42, automne 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16185ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Parent, N. (1989). Le marin du terrain de base-ball. *Moebius*, (42), 89–91.

Droits d'auteur © Éditions Triptyque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE MARIN DU TERRAIN DE BASE-BALL

Nathalie Parent

Une St-Ambroise à la main, elle est assise dans l'obscurité, l'ampoule de la lampe du salon est brûlée. Les genoux repliés contre elle, elle regarde une fissure dans le mur. Elle pense un sourire au coin des lèvres.

— Bien moi c'est un marin que je veux.

J'éclate.

— Je l'aurais parié, mais qu'est-ce que vous avez toutes à vouloir des marins... C'est toujours saoul, pis ça sent le poisson.

— Ça sent le poisson? Ça sent la mer.

— La mer, les poissons, c'est pareil.

— C'est parce qu'un marin tu le crois pas quand il te dit qu'il t'aime.

— Quoi?

— Oui, moi en tout cas c'est pour ça que je les aime.

— T'en as déjà rencontré.

— Non.

Elle se lève, va vers la cuisine, elle regarde sous le couvercle de la poêle. L'omellette aux épinards est encore molle.

— Tu les aimes baveuses?

— Qui?

— Les omelettes.

— N'importe comment.

— On va attendre, bon, c'est pour voir mes tableaux que t'es venu ici?

— Oui

Elle traverse l'appartement et entre dans la pièce double. Je la suis. C'est ici qu'est son atelier. Un tableau est accroché et occupe toute la surface d'un mur, c'est celui sur lequel elle travaille en ce moment. Dans la section arrière de la pièce, il y a plusieurs tableaux de différentes tailles adossés les uns aux autres. Elle en sort cinq. Elle les prend à bout de bras, ils sont tous beaucoup plus grands qu'elle. Elle les appuie contre les murs. Elle en étend un autre, un triptyque, sur le plancher du salon. Elle s'arrête.

— J'en ai d'autres dans ma chambre.

Elle va dans sa chambre où il y a trois autres tableaux. Elle les place le long des murs. Je fais le tour. Je regarde. Plus je regarde, plus je m'y engouffre. Je veux y entrer. Des objets, partout des objets.

— Je peins des objets, pour moi ils sont comme des personnages.

Je pense à Ponge. Les couleurs sont de terre pour la plupart. Ces couleurs, elle les porte souvent. Ce soir elle a un jean kaki et un vieux t-shirt beaucoup trop grand pour elle. Je suis sûre que c'est son chandail préféré.

Elle s'assoit en indien à la tête de son lit. Elle dit avec un geste qui retombe vaguement et des yeux d'enfant :

— C'est ça.

Elle attend ma réaction. Je regarde encore, puis une autre fois. Je m'assois aux pieds du lit à une distance respectable d'elle. Je reste muette. Je suis touchée. Ces lignes, ces mouvements, ces couleurs lui ressemblent tellement. Je me sens indiscrète. Je finis par dire :

— J'aime beaucoup.

En moi-même je répète : j'aime beaucoup trop.

Pour éviter le silence, je cherche à la faire parler. Je la questionne sur le pourquoi, le comment. Très vite je n'écoute plus ce qu'elle dit. Je remarque cette façon qu'elle a de prendre des intonations aiguës, ce qui souligne la musicalité de ses phrases. Je note quelques fautes de français, ce qui me laisse deviner que sa langue maternelle est l'anglais. Discrètement, je la parcours des yeux. Je vois la douceur de sa peau. Elle gesticule sans cesse lorsqu'elle parle, elle explique davantage avec ses mains qu'avec les mots. Les mots lui restent étrangers, ils coulent à travers elle, la dépassent presque. Pour elle le monde des objets fait sens. Mais, des objets-personnages, des objet inventés, recréés, peints. Cet attachement au palpable, est-ce le contre-poids du rêve?

Je fuis son regard. Je suis émue. Elle peut si simplement laisser voir sa sensibilité. Sa force est dans cette facilité qu'elle a d'être vulnérable.

Elle se lève.

— Ça doit être prêt.

On mange une omelette plutôt sèche et brûlée. Elle dit qu'elle écrit quelquefois pour peindre et qu'elle s'enregistre aussi. La nuit elle marche dans St-Henri avec son magnétophone de poche. C'est son rituel. Ce magnétophone, elle le traîne partout. Elle dit qu'on s'habitue à entendre sa voix, je crois qu'elle y a pris goût. Vers les deux heures du matin, les couleurs ont disparu, les formes sont plus imposantes, l'air n'est pas le même, tout est endormi. Je pense que c'est ce qu'elle aime; rester aux aguets alors que l'espace s'assoupit. Elle marche seule et s'enregistre. Armée de son blouson de cuir et de ses bottes de cowboy, elle se laisse prendre au jeu.

Je lui dis qu'elle est un vrai personnage, elle rit de moi. Elle croit que chacun fait de même. Je voudrais pouvoir marcher dans son imaginaire.

Le repas terminé, il est déjà tard, je dois partir. Je lui dis au revoir, puis je sors. Je vais vers le métro. Je m'assure d'être hors de son champ de vision. J'attends un moment, puis reviens sur mes pas. Je l'espionne. Je suis cachée sous les marches. À deux heures pile, j'entends la porte grincer, elle franchit le seuil. Pendant un instant, elle observe le quartier de lune. Puis, elle descend les escaliers en montant le fermoir de sa veste. Elle relève son col et noue son foulard pour se protéger du vent froid. Ses talons claquent sur le trottoir. Elle traverse la rue et prend la précaution de voir à ce qu'il n'y ait pas une petite voiture perdue qui passe au même moment. Mais il n'y a jamais personne. Elle se dirige vers le parc. Je traverse à mon tour, je longe le mur de l'église qui dans la nuit paraît plus massive et a un aspect médiéval. Elle arrive sur le terrain de base-ball, au champ-centre. Elle marche d'une allure dégingandée. Au monticule, elle arrête, jette un coup d'oeil circulaire. En vitesse, je m'accroupis dans l'herbe de peur qu'elle me voie. Elle continue vers le marbre. Je la suis à pas de loup. Elle escalade les gradins. Je cours me cacher derrière une fontaine de ciment. Elle s'assoit au beau milieu d'unes strade. Elle sort son magnétophone, appuie sur *enregistrer*. Qu'est-ce qu'elle raconte? je n'entends pas, je suis trop loin et le vent siffle. Je reste tapi. Je me dis que je devrais être marin pour pouvoir m'approcher. Mais qu'est-ce qu'un marin viendrait faire sur un terrain de base-ball?